

# Aperçus sur les Radhanites

Autor(en): **Ashtor, Eliyahu**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80768>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## APERCUS SUR LES RADHANITES

Par ELIYAHU ASHTOR

Depuis que l'orientaliste autrichien A. Sprenger a attiré l'attention sur ce que relate le géographe arabe Ibn Khurdādhbeh au sujet des Radhanites<sup>1</sup>, le texte de ce dernier a été cité et traduit dans de nombreux ouvrages. Du fait qu'Ibn Khurdādhbeh était chef du service des postes et des renseignements du calife à Bagdad, cette relation sur les marchands juifs qui s'occupaient des échanges entre le monde chrétien, d'une part, les pays musulmans et l'Extrême-Orient, d'autre part, a été considérée comme un document très important pour l'histoire économique du haut Moyen Age. Mais, il y a une douzaine d'années, l'orientaliste français Cl. Cahen a mis en cause l'authenticité de ce texte, quoiqu'il n'ait pas voulu nier tout à fait sa valeur documentaire<sup>2</sup>. Les doutes que M. Cahen a exprimés quant à la sûreté de divers passages de ladite relation ont donné lieu à un vif débat auquel ont participé plusieurs savants. On s'est efforcé de rejeter les objections faites contre la véridicité d'Ibn Khurdādhbeh<sup>3</sup> et on a aussi essayé de donner de nouvelles explications du nom et de la provenance de ces marchands<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> «Some original passages on the early commerce of the Arabs», in *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1844, pp. 519 et s.

<sup>2</sup> «Y a-t-il eu des Rahdānites?», in *Revue des études juives*, 123 (1964), pp. 499 et ss.

<sup>3</sup> V. J. JACOBI, «Die Rādānīya», in *Der Islam*, 47 (1971), pp. 251-264; CL. CAHEN, «Quelques questions sur les Radanites», in *Der Islam*, 48 (1972), pp. 333 et s.; J. JACOBI, «Antwort auf einige Fragen über die Rādānīya», in *Der Islam*, 52 (1975), pp. 226-238.

<sup>4</sup> M. GIL, «The Rādhānite merchants and the land of Rādhān», in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, 17 (1974), pp. 299-328; et v. infra.

Mon article est un essai pour rétablir l'interprétation «traditionnelle» du texte, c'est-à-dire l'interprétation qu'en donnaient les orientalistes depuis le milieu du dix-neuvième siècle. Mais l'interprétation de la relation d'Ibn Khurdādhbeh est étroitement liée à une question historique: est-il vrai que seuls des marchands juifs pouvaient encore poursuivre le commerce entre l'Occident chrétien et les pays musulmans à l'époque où il y avait, d'après Pirenne, une interruption presque totale des échanges commerciaux?

### *L'époque des Radhanites*

Pour une juste interprétation de la relation d'Ibn Khurdādhbeh, on doit, me semble-t-il, essayer tout d'abord d'établir à quelle époque elle se réfère. M. Cahen a en effet posé la question de savoir si elle ne contenait pas des détails de caractère plutôt archaïsant<sup>5</sup>. Il va de soi qu'ayant fixé même approximativement l'époque à laquelle se rapporte la relation du géographe arabe, on aura moins de difficultés en examinant l'authenticité des données qui y sont comprises. Or, cela ne paraît pas impossible.

De Goeje, en traitant des divers manuscrits de l'œuvre d'Ibn Khurdādhbeh, est arrivé à la conclusion que l'auteur l'a rédigée pour la première fois en 846, et puis en a fait une deuxième édition en 886. L'orientaliste hollandais s'est appuyé sur quelques passages où il est question de rois musulmans qui régnaient au IX<sup>e</sup> siècle dans divers pays. Quant à la relation sur les Radhanites, il n'y a pas de doute, selon de Goeje, qu'elle fasse partie de la première édition datant de 846<sup>6</sup>. Quant à la description que fait Ibn Khurdādhbeh des routes suivies par les Radhanites, on peut ajouter un autre argument. Dans la description de la deuxième route on lit (p. 154, l. 6-7) qu'ils s'embarquent à Bagdad sur des navires voguant sur le Tigre jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique. La description de la troisième route comprend le même détail, bien que cela ne soit pas dit

---

<sup>5</sup> «Y a-t-il eu des Rahdānites?», p. 503.

<sup>6</sup> V. son Introduction à l'édition de l'œuvre dans sa *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, vol. VI, Leyden 1889, pp. XVIII et ss.

explicitement. L'auteur y raconte simplement qu'ils se rendent de Bagdad à Basra (p. 155, l. 2). Ces passages nous fournissent un *terminus ad quem*, soit l'année 869. Dans cette année, la révolte des Zindj rendit le voyage sur le Tigre de Bagdad à Basra impossible. On ne croira pas que pendant les 14 ans que dura cette révolte, de 869 à 883, des marchands transportant des marchandises très coûteuses aient suivi ce parcours. Si la relation sur les Radhanites faisait partie de la deuxième édition de l'œuvre d'Ibn Khurdādhbeh, ce détail n'y aurait pas été compris.

Mais puisque la relation ne contient pas un *terminus a quo*, peut-on soutenir qu'elle ait en effet trait à l'époque à laquelle écrivait l'auteur, c'est-à-dire le milieu du IX<sup>e</sup> siècle?

La relation d'Ibn Khurdādhbeh a été considérée comme une preuve de la thèse de Pirenne selon laquelle les échanges commerciaux entre l'Occident chrétien et le monde musulman ont été discontinus à l'époque de Charlemagne et de ses successeurs, quand seulement des marchands juifs, n'appartenant ni au monde chrétien ni au monde musulman, pouvaient poursuivre, à une échelle très réduite, de telles activités. Cette interruption des échanges réguliers et volumineux aurait été la conséquence de la conquête de beaucoup de pays riverains de la Méditerranée par les Arabes et de leur prédominance dans la mer intérieure. Les expéditions de leurs flottes et les activités de corsaires musulmans auraient rendu impossible le commerce régulier entre les côtes septentrionales et méridionales de la Méditerranée.

Si l'on compare, de ce point de vue, l'époque à laquelle Ibn Khurdādhbeh rédigea une première fois son œuvre avec des époques antérieures et postérieures du haut Moyen Age, on constate qu'elle a été, pour les Chrétiens occidentaux, la plus difficile. Jamais le danger qu'encouraient des marins occidentaux dans la Méditerranée ne fut si grand qu'au milieu du IX<sup>e</sup> siècle. Les rapports à ce sujet, que l'on trouve dans diverses sources, paraissent corroborer le récit d'Ibn Khaldūn racontant que «les Chrétiens se voyaient obligés de passer avec leurs navires dans la partie nord-est de la Méditerranée, afin de se rapprocher des cantons maritimes appartenant aux Francs et aux Slaves et des îles romaines. La flotte des musulmans s'acharnait sur celles des Chrétiens, ainsi que le lion s'acharne sur sa proie...



Les Chrétiens ne pouvaient pas même faire flotter une planche sur la mer»<sup>7</sup>.

Depuis la conquête de Palerme, en 831, la domination musulmane en Méditerranée était incontestable. Les corps de l'armée aghlabide et leurs flottes ainsi que d'autres troupes musulmanes ravageaient toutes les régions de l'Italie méridionale et de la Grèce. Une expédition des Vénitiens contre Tarante, devenue en 839 une autre base musulmane, se termina en 841 par un échec. Ensuite les musulmans mirent à sac Ossero, sur l'île de Cherso, puis Ancône<sup>8</sup>. L'année suivante les musulmans de Tarante firent une autre expédition dans l'Adriatique, et les Vénitiens, qui essayèrent de leur opposer résistance, essuyèrent une terrible défaite près de Sansego<sup>9</sup>. Dans la même année 842, les musulmans mettaient Arles à sac et, en 848, ils détruisirent Marseille<sup>10</sup>. Mais la région la plus éprouvée était l'Italie méridionale. Comme troupes auxiliaires de princes chrétiens ou pour leur propre compte, les musulmans poursuivaient dans de nombreuses provinces des activités militaires qui aboutissaient souvent à de véritables chasses à l'homme. Car les prisonniers étaient vendus dans les pays d'Afrique du Nord et dans d'autres régions du monde musulman<sup>11</sup>. Tarante était apparemment, dans la cinquième décennie du IX<sup>e</sup> siècle, le rendez-vous d'aventuriers musulmans qui venaient de divers pays et s'y rendaient dans le même but : faire des razzias dans les provinces chrétiennes de l'Italie méridionale et centrale<sup>12</sup>. En 846, les musulmans attaquaient Rome et saccageaient Saint-Pierre. Ils menacèrent la ville une fois encore

---

<sup>7</sup> *Prolegomènes*, éd. QUATREMÈRE, vol. II, pp. 36 et s.; traduction de DE SLANE, part II, Paris 1865 (*Notices et extraits*, 20), pp. 41 et s.

<sup>8</sup> JOH. DIACONUS, *MGH SS VII*, p. 17.

<sup>9</sup> *Op. cit.*, p. 18; cf. A. LEWIS, *Naval power and trade in the Mediterranean A.D. 500-1100*, Princeton 1951, p. 135; E. EICKHOFF, *Seekrieg zwischen Islam und Abendland*, Berlin 1966, p. 184.

<sup>10</sup> EICKHOFF, *op. cit.*, pp. 182 et s.

<sup>11</sup> Ce fait a été justement relevé par N. DANIEL, *The Arabs and medieval Europe*, London 1975, p. 60.

<sup>12</sup> M. AMARI, *Storia dei musulmani di Sicilia*, 2<sup>e</sup> éd. par C. A. NALLINO, I, Catania 1933, p. 497.

en 849, mais leur flotte fut détruite par une tempête<sup>13</sup>. En 847, paraît-il, Bari fut conquise et devint résidence d'un prince musulman<sup>14</sup>. Deux années plus tard, les musulmans ravageaient la côte occidentale de l'Italie, de Luni jusqu'en Provence<sup>15</sup>. Le milieu du siècle marqua l'apogée de la prédominance musulmane en Italie méridionale, leurs troupes faisant partout des incursions, mettant les villes à feu et enlevant les femmes et les enfants<sup>16</sup>. Dans les deux premières décennies de la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle, les Chrétiens essuyèrent de nouveaux échecs. Naples fut, selon un chroniqueur, le théâtre d'une incursion musulmane en 856<sup>17</sup>. Cette relation n'est pas sûre, mais d'autres sources certaines contiennent des récits sur les ravages qu'y faisaient les troupes de Saudān, prince musulman de Bari, en 858. Celui-ci s'adressa alors au calife à Bagdad avec la demande de lui conférer l'investiture de sa principauté<sup>18</sup>. Dans la même année 858, Enna, la capitale byzantine de la Sicile, fut conquise par les musulmans<sup>20</sup>. Puis, en 859, paraît-il, les musulmans menèrent une attaque sur la côte occidentale du Péloponnèse et mirent à sac Methone, Pylos, Patras et les environs de Corinthe. Quoique cette expédition se soit terminée par une défaite, une escadre de soixante navires envahit, en 861, les régions qui étaient encore, en Italie méridionale, sous domination byzantine, puis conquit Céphalonie et Zante<sup>21</sup>. A la même époque les troupes du prince musulman de Bari ravageaient les Pouilles<sup>22</sup>. Les îles de la mer Egée avaient déjà été, en 826 et 827, le but d'incursions musulmanes et

<sup>13</sup> EICKHOFF, *op. cit.*, p. 187.

<sup>14</sup> Sur la date v. AMARI, *op. cit.*, I, p. 500; et G. MUSCA, *L'emirato di Bari 847-871*, Bari 1964, p. 34.

<sup>15</sup> PRUDENTIUS TRECENSIS, *Annales Bertiniani*, *MGH SS ad usum scholarum*, V, éd. G. WAITZ, Hannover 1883, p. 37.

<sup>16</sup> MUSCA, *op. cit.*, pp. 41 et s.

<sup>17</sup> JOH. DIACONUS, *op. cit.*, p. 47, pourtant MUSCA, p. 52, ne croit pas que la relation soit authentique.

<sup>18</sup> MUSCA, *op. cit.*, p. 61.

<sup>19</sup> al-Balādhurī, *Futūḥ al-buldān*, éd. DE GOEJE, Leyden 1866, p. 235.

<sup>20</sup> EICKHOFF, *op. cit.*, p. 190.

<sup>21</sup> THEOPHANES cont. (éd. Bonn), p. 302; CEDRENUS (éd. Bonn), II, pp. 229 et s.; GEORGIUS PHRANTZES (éd. Bonn), pp. 103 et ss.

<sup>22</sup> MUSCA, *op. cit.*, p. 64.

elles en souffrirent jusqu'à la fin du siècle<sup>23</sup>. Si l'on ajoute à cette suite de razzias, de coups de main et de batailles navales, les attaques que menaient les Byzantins sur la côte de l'Égypte au milieu du IX<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>, le tableau est complet : ni des marchands chrétiens, ni des marchands musulmans ne pouvaient risquer de poursuivre des activités commerciales, pour autant que l'on envisage des échanges réguliers et sur une grande échelle entre l'Occident et le Proche-Orient.

Face à de si nombreux témoignages d'une anarchie totale, conséquence de la prédominance des flottes musulmanes et de l'esprit entreprenant de leurs chefs, qui écartaient la possibilité d'un commerce maritime entre les pays européens et le Proche-Orient, on serait enclin à supposer qu'Ibn Khurdādhbeh décrivait en effet, dans sa relation, les conditions de son époque, le milieu du IX<sup>e</sup> siècle, quand seuls les juifs pouvaient s'adonner au commerce international dans la Méditerranée. Cette conclusion sera étayée aussi d'arguments solides qui ont trait à une catégorie de sources tout à fait différente.

Le grand changement qui survint à l'époque des Carolingiens dans l'attitude des souverains francs envers les juifs, est un fait bien connu. Quant à leurs motifs de protéger les juifs après que les rois mérovingiens les aient persécutés, il n'y a nul doute : c'était leur désir d'obtenir, par leur intermédiaire, des articles de luxe importés de l'Orient. Mais la fixation plus précise des dates des documents qui témoignent de cette nouvelle attitude jettera de la lumière sur la floraison du commerce radhanite.

Trois privilèges que donna l'empereur Louis le Pieux à des marchands juifs datent de 825 ou peu avant ; ce sont les privilèges conférés à Domat et Samuel<sup>25</sup>, à Abraham de Saragosse<sup>26</sup> et à deux

---

<sup>23</sup> K. M. SETTON, « On the raids of the Moslems in the Aegean in the ninth and the tenth centuries and the alleged occupation of Athens », in *American Journal of Archaeology*, 58 (1954), pp. 313 et s.

<sup>24</sup> V. mon article « Quelques observations d'un orientaliste sur la thèse de Pirenne », in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, 13 (1970), pp. 168 et s.

<sup>25</sup> *MGH Form. Merov. et Karol.*, éd. K. ZEUMER, p. 309.

<sup>26</sup> *Op. cit.*, p. 325.

juifs de Lyon, David et Joseph<sup>27</sup>. L'édit bien connu touchant le tonlieu de Raffelstätten date de 904 (à peu près)<sup>28</sup>. Des documents d'une époque postérieure témoignent d'une situation tout à fait différente, ils ont trait aux activités de marchands juifs qui ne jouissaient plus d'une suprématie dans le commerce international. En d'autres mots, on peut considérer les dates des édits carolingiens qui se réfèrent au commerce des juifs comme des indices quant au début et à la fin de l'époque à laquelle fleurissait le commerce des Radhanites. Or, c'est exactement l'époque d'Ibn Khurdādhbeh. Signalons enfin une coïncidence remarquable: dans l'année même où le géographe arabe écrivit son œuvre, en 846, l'archevêque de Lyon Agobard accusa les juifs de s'occuper de commerce d'esclaves...

### *Les routes des Radhanites*

Les quatre itinéraires des Radhanites, deux maritimes et deux terrestres, dont parle l'auteur arabe, ont suscité les doutes de M. Cahen. Bien qu'il n'ait pas eu l'intention de nier tout-à-fait l'authenticité de ces itinéraires, il croit que la relation d'Ibn Khurdādhbeh n'est pas «également solide»<sup>29</sup>. En admettant que cette relation se rapporte en effet à l'époque de l'auteur et que le milieu du IX<sup>e</sup> siècle marque l'apogée des activités des Radhanites à la suite de circonstances politiques et économiques, comme en portent témoignage les sources citées plus haut, on verra que la plupart de ses indications sont à l'unisson avec des renseignements que l'on trouve dans d'autres sources.

La première route aurait, d'après Ibn Khurdādhbeh, conduit les Radhanites «du pays des Francs» dans la mer occidentale à al-Faramā en Egypte où ils débarquèrent pour transporter leurs marchandises à al-Kulzum et continuer leur voyage sur la mer Rouge à Aden, et de là aux Indes et en Chine (p. 153). M. Cahen doute que

---

<sup>27</sup> *Op. cit.*, pp. 310 et s.

<sup>28</sup> *MGH LL III*, p. 480 et s. (Capit. II, p. 250 et ss.). Cf. F.-L. GANSHOF, «Note sur l'Inquisitio de theloneis Raffeltettensis», in *Le Moyen Age*, 72 (1966), pp. 195 et ss. et p. 204 sur la date.

<sup>29</sup> «Y a-t-il eu des Rahdānites?», p. 502.

les passages qui se réfèrent, dans les œuvres des anciens auteurs arabes, à cette ville nous permettent de considérer al-Faramā comme un port commercial et une étape des échanges internationaux au IX<sup>e</sup> siècle. Mais il y a bon nombre de textes sûrs qui témoignent du rôle que jouait al-Faramā à ladite époque dans le commerce méditerranéen. Outre les textes cités par J. Jacobi<sup>30</sup> et dans mes articles antérieurs<sup>31</sup>, on doit surtout évoquer un passage de la Géographie d'al-Muḩaddasī. Cet auteur, bien informé, relate que c'était à al-Faramā qu'on percevait les droits sur les cargaisons des bateaux venant de Syrie, tandis qu'on les percevait à Alexandrie sur les navires venant d'Occident<sup>32</sup>.

Toutefois cet auteur du X<sup>e</sup> siècle décrit al-Faramā comme étape du commerce entre la Syrie et l'Égypte. S'agit-il donc d'un changement survenu à l'époque d'Ibn Khurdādhbeh? C'est en effet très probable; et en supposant que les circonstances particulières du milieu du IX<sup>e</sup> siècle aient décidé les marins et les autorités douanières à changer Alexandrie pour al-Faramā, les doutes de M. Cahen n'ont pas leur place ici. Car M. Cahen se demande pourquoi les Radhanites, selon Ibn Khurdādhbeh, ne visitaient ni Alexandrie ni Fostat et ne poursuivaient pas leurs activités commerciales en Égypte. Or, en supposant que la relation d'Ibn Khurdādhbeh se rapporte en effet au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, cela se comprend. L'économie de l'Égypte était alors en pleine crise à la suite des changements fréquents des gouverneurs et de la corruption de l'administration<sup>33</sup>. Les impôts furent considérablement élevés et des droits nouveaux imposés<sup>34</sup>. C. H. Becker conclut que depuis qu'Ibn al-Mudabbir fut nommé en 861 directeur du département des finances dans l'administration d'Égypte, des impôts qui étaient antérieure-

<sup>30</sup> «Die Rādāniya», in *Der Islam*, 47, pp. 256 et s.

<sup>31</sup> «Quelques observations d'un orientaliste...», pp. 183 et s.

<sup>32</sup> *Aḩsan at-taḩāsīm*, p. 213. V. aussi BRUNSCHVIG, EI<sup>2</sup> (éd. française), II, p. 33, qui croit qu'al-Faramā était à cette époque une étape importante du commerce international d'esclaves, et al-Maḩrīzī, *al-Khiṩaṩ* I, p. 211 sur les attaques que faisaient les Byzantins à al-Faramā en 954 et 960.

<sup>33</sup> V. C. H. BECKER, «Der wirtschaftliche Niedergang vor Beginn der ṩulūnidenherrschaft», (dans ses) *Beiträge zur Geschichte Ägyptens unter dem Islam*, II, Strasbourg 1903, pp. 136 et s.

<sup>34</sup> *Op. cit.*, pp. 139 et ss.



ment prélevés de temps en temps sont devenus des impôts réguliers<sup>35</sup>. Tandis que la population de l’Égypte entière gémissait sous le joug des impôts toujours en augmentation, Alexandrie était alors en proie aux guerres civiles et à la tyrannie. Il semble que l’économie d’Alexandrie se soit inscrite en une courbe descendante depuis la conquête arabe<sup>36</sup>. Mais bien que son commerce international ait décliné, Alexandrie était à l’époque des califes omayyades un port militaire de premier ordre. On y armait des bâtiments de guerre, on y approvisionnait des expéditions contre les Byzantins<sup>37</sup>. Mais quand ces expéditions furent moins fréquentes, au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, le déclin s’accrut. Depuis 815, Alexandrie souffrait d’une part de la tyrannie d’un groupe d’aventuriers espagnols qui s’étaient emparés de son gouvernement et, d’autre part, des attaques d’un rebelle, ‘Abdal’aziz al-Djarawī, qui avait son siège à Tinnīs et menait la guerre contre les tribus arabes du Delta occidental. En 832, Alexandrie fut conquise par le général turc Afshīn quand la garnison y était assiégée par les Bédouins de la tribu Banū Mudlidj. Puis en 866 le chef des Banū Mudlidj, Djābir b. al-Walīd se révolta dans la province d’Alexandrie et réussit à soumettre toute la Basse-Égypte à son gouvernement. Il assiégea Alexandrie et, ne pouvant la prendre d’assaut, fit sauter les digues pour que les habitants n’eussent pas d’eau<sup>38</sup>. C’est alors que les Alexandrins construisirent une nouvelle enceinte, parce que l’ancienne englobait des terres qui n’étaient plus habitées<sup>39</sup>. Bref, Alexandrie était, à l’époque où écrivit Ibn Khurdādhbeh, en pleine décadence. On ne peut donc s’étonner de l’itinéraire des Radhanites qui préféraient descendre à terre à al-Faramā pour continuer leur trajet immédiatement sur la mer Rouge.

M. Cahen a raison de relever que cette route ait eu, à ladite

---

<sup>35</sup> *Op. cit.*, p. 143.

<sup>36</sup> P. KAHLE, «Zur Geschichte des mittelalterlichen Alexandria», in *Der Islam*, 12 (1922), pp. 29 et s.

<sup>37</sup> *Art. cit.*, pp. 32 et ss.

<sup>38</sup> al-Kindī, *Kitāb al-Wulāt wa-Kitāb al-Ḳudāt*, éd. Rh. GUEST (Leyden 1912), p. 205 et ss.; E. QUATREMÈRE, «Mémoire sur les tribus arabes établies en Égypte», (dans ses) *Mémoires géographiques et historiques sur l’Égypte*, Paris 1811, II, pp. 198 et s.

<sup>39</sup> KAHLE, *art. cit.*, p. 40.



époque, pour le commerce avec l'Inde, beaucoup moins d'importance que ne l'avait celle du golfe Persique. Pourtant elle n'était pas du tout abandonnée et Aden était aussi à cette époque un port important où arrivaient régulièrement de lourdes cargaisons d'épices et d'autres produits indiens. C'est ce qu'on apprend d'un autre passage dans le livre d'Ibn Khurdādhbeh, justement évoqué par M. Jacobi<sup>40</sup>, mais aussi des relations d'autres géographes arabes, comme al-Iṣṭakhrī<sup>41</sup> et al-Muḳaddasī<sup>42</sup>.

Le deuxième itinéraire dans la Méditerranée suivi par les Radhanites, d'après Ibn Khurdādhbeh, n'est pas non plus aussi étonnant que le pense M. Cahen. Il est vrai qu'Antioche, terminus de ce trajet maritime, était, à l'époque des califes omayyades et abbasides, surtout une ville frontalière d'où partaient des expéditions contre les Byzantins<sup>43</sup>. Mais doit-on vraiment conclure, comme le fait M. Cahen<sup>44</sup>, que la ville avait perdu tout à fait son importance dans le commerce international? Tout d'abord, on aurait raison de supposer que les villes de Syrie du Nord et les «*thughūr*» n'aient pas été seulement des bases militaires, mais qu'il s'y faisaient aussi des échanges commerciaux avec les villes au-delà de la frontière. Heyd a certainement eu raison en concluant, sur la base du contrat fait en 969 entre les musulmans d'Alep et le gouvernement byzantin d'Antioche, que les échanges commerciaux entre les régions byzantines et musulmanes existaient longtemps avant cette date<sup>45</sup>. En effet, quand les Byzantins attaquèrent, à l'époque du calife al-Mu'taṣim (833-842) le port d'Antioche, c'est-à-dire Séleucie, ils y pillèrent, selon Michel le Syrien, «*les marchands*»<sup>46</sup>. Bien que l'insécurité dans la Méditerranée ait

---

<sup>40</sup> Die Rādānīya, p. 257.

<sup>41</sup> p. 25 et v. *op. cit.*, p. 19 sur al-Djār et p. 33 sur al-Ḳulzum.

<sup>42</sup> *Aḥsan at-taḳāsīm*; p. 85.

<sup>43</sup> V. Ṭabarī II, pp. 84, 85, 1185, 1317, 1495; d'autre part, les Byzantins attaquèrent Antioche en 698, v. *op. cit.*, p. 1036 (et cf. WEIL, *Geschichte der Chalifen*, I, p. 472). La décadence de la ville avait déjà commencé à la fin de l'époque byzantine, v. GL. DOWNEY, *A history of Antioch in Syria*, Princeton 1961, pp. 575 et c.

<sup>44</sup> «*Y a-t-il eu des Radhānites?*», p. 501.

<sup>45</sup> *Histoire du commerce du Levant*, I, pp. 43 et s.

<sup>46</sup> *Chronique de Michel le Syrien*, trad. J.-B. CHABOT, III, Paris 1905, p. 101.

été générale et que les échanges réguliers entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman aient été discontinus, il y avait des relations commerciales et du cabotage entre les ports à l'intérieur du bassin oriental de la Méditerranée. Il ne manque pas de textes pour montrer qu'Antioche était, à l'époque abbaside, une ville commerçante assez importante. Outre les textes cités ailleurs<sup>47</sup>, on peut mentionner plusieurs passages dans les *Prairies d'or* d'al-Mas'ūdī, qui décrit Antioche comme une grande ville. L'auteur arabe, qui visita Antioche en 943, parle des conduites d'eau qui avaient été construites par les Grecs et les Romains et qui existaient encore, et aussi des traces des portes de fer qu'avaient les tours byzantines de la ville<sup>48</sup>. Il raconte aussi qu'à une certaine époque, Hārūn ar-Rashīd avait eu l'intention de faire d'Antioche sa résidence<sup>49</sup>. La ville ne pouvait donc n'avoir été qu'un petit poste frontalier. On lit en effet dans la grande Histoire d'aṭ-Ṭabarī que lors d'un tremblement de terre survenu en 859, 1500 maisons furent détruites à Antioche<sup>50</sup>. Quoi qu'il en soit, à l'époque à laquelle Ibn Khurdādhbeh écrivit sa relation sur les Radhanites, la ville connaissait un nouvel essor. Sous le règne des Omayyades et des Abbasides, on n'y avait frappé que rarement des dinars ou des dirhams<sup>51</sup>, tandis qu'il y avait des Monnaies à Alep<sup>52</sup>, à Manbidj<sup>53</sup>, à Kinnasrīn<sup>54</sup> et à al-Bāb<sup>55</sup>. Mais les Tulunides, ayant

---

<sup>47</sup> V. mes articles «Nouvelles réflexions sur la thèse de Pirenne», in *Revue suisse d'histoire*, 20 (1970), p. 604, et «Quelques observations d'un orientaliste...», pp. 184, note 2.

<sup>48</sup> *Prairies d'or* éd. BARBIER DE MEYNARD, II, pp. 283 et s. (éd. PELLAT, II, p. 26; trad. PELLAT, II, pp. 264 et s.).

<sup>49</sup> *Ibidem* et v. encore IV, p. 56, 91. Quant à la date de sa visite à Antioche on ne peut pas en être sûr, car dans ladite année il écrivit du moins une grande part de son livre, v. I, p. 75 et s., p. 309.

<sup>50</sup> Ṭabarī III, p. 1439.

<sup>51</sup> V. G. C. MILES, *Rare Islamic coins*, New York 1950 (Numismatic Notes and Monographs, 1888), No. 220.

<sup>52</sup> J. WALKER, *A Catalogue of the Muhammadan coins in the British Museum*, II, London 1956, pp. 33 et ss.

<sup>53</sup> *Op. cit.*, pp. 40 et s.

<sup>54</sup> *Op. cit.*, pp. 39 et s.

<sup>55</sup> *Op. cit.*, pp. 114, 120 et ss.

conquis la ville en 879<sup>56</sup>, y établirent un monnayage qui était très actif<sup>57</sup>. Il semble que le nouvel essor d'Antioche se soit poursuivi durant plusieurs siècles. Car dans la septième décennie du X<sup>e</sup> siècle, les bourgeois d'Antioche se sentaient si forts qu'ils osèrent se révolter deux fois contre les Hamdanides, alors seigneurs de la Syrie septentrionale<sup>58</sup>. Qu'on nous permette d'évoquer encore la relation d'al-Idrīsī dans laquelle il parle de l'industrie textile d'Antioche<sup>59</sup>. En bref, Ibn Khurdādhbeh ne s'est pas trompé en mentionnant Antioche comme but de l'itinéraire méditerranéen des Radhanites. Il semble qu'Antioche fût une ville où les activités industrielles et commerciales s'étaient ranimées considérablement, plus tôt qu'ailleurs, lors de la reprise économique de la Syrie, à partir du règne des Tulunides.

Le nom de la ville où les Radhanites, selon Ibn Khurdādhbeh, s'embarquaient sur l'Euphrate n'étant pas lisible, il vaut mieux renoncer à faire des conjectures à ce propos. D'autre part, on est étonné de lire dans la relation d'Ibn Khurdādhbeh que le port d'embarcation des Radhanites sur le golfe Persique était al-Ubulla et non pas Basra (p. 154, l. 7). M. Cahen relève que c'est le nom du vieux port sassanide<sup>60</sup>, donc un archaïsme. Par contre, J. Jacobi a évoqué bon nombre de passages dans les œuvres des anciens géographes arabes où al-Ubulla est mentionnée comme un port actif et une ville florissante<sup>61</sup>. On peut en ajouter d'autres<sup>62</sup>. al-Mas'ūdī raconte qu'avant l'interruption du commerce direct avec la Chine, à partir de l'année 875, les bateaux chinois mouillaient dans les ports d'Oman et de Bahrain, à Sirāf, sur la côte de Fars, à al-Ubulla et à Basra<sup>63</sup>. Selon

<sup>56</sup> V. le long récit d'al-Mas'ūdī, VIII, pp. 68 et ss., et cf. Ṭabarī, III, p. 1929.

<sup>57</sup> V. J. GRABAR, *The coinage of the Ṭūlūnids*, New York 1957, pp. 14, 16, 18.

<sup>58</sup> V. mon article « Républiques urbaines dans le Proche-Orient à l'époque des Croisades », in *Cahiers de civilisation médiévale*, 18 (1975), p. 122.

<sup>59</sup> *Palaestina und Syrien*, éd. J. GILDEMEISTER, suppl. à ZDPV, VIII (1885), p. 23; et cf. « Républiques urbaines... », p. 120.

<sup>60</sup> « Y a-t-il eu des Raḥdānites? », p. 501.

<sup>61</sup> *Die Rādāniya*, p. 257.

<sup>62</sup> al-Muḥaddasī, p. 118, et v. aussi GUY LE STRANGE, *The Lands of the Eastern Caliphate*, p. 81.

<sup>63</sup> *Prairies d'or*, I, p. 308.

Ibn Khurdādhbeh, les Radhanites allaient d'al-Ubulla visiter Oman. Or il paraît que les ports de ce pays aient joué dans le commerce du califat avec l'Inde un rôle plus grand à l'époque des Omayyades<sup>64</sup>, mais certainement il n'a pas tout à fait perdu son importance à l'époque des Abbasides.

La troisième route des Radhanites les menait, d'après Ibn Khurdādhbeh (p. 154 et s.), au Sūs al-aḳṣā, une province du Maroc atlantique, puis, le long de la côte méditerranéenne, en Egypte et en Syrie. L'interprétation de M. Jacobi, qui croit que Sūs al-aḳṣā est, dans ce texte, un synonyme du Maroc<sup>65</sup>, ne me semble pas convaincante. Si l'on n'admet pas que l'auteur arabe ait voulu, dans cette relation, tracer les routes du grand commerce international à son époque, on restera, avec M. Cahen, étonné par ce détour. Ayant visité l'Egypte (où Miṣr signifie peut-être Fostat), Ibn Khurdādhbeh fait aller les Radhanites, toujours par la voie terrestre, à Ramla, capitale de la province Filastīn. Cette ville était en effet, à l'époque des califes omayyades et abbasides, un centre administratif et économique florissant<sup>66</sup> avec un monnayage très actif<sup>67</sup>. Selon Ibn Khurdādhbeh, les marchands juifs auraient continué leur trajet en parcourant la Babylonie et la Perse méridionale (le Kirmān) et seraient enfin arrivés aux Indes et en Chine, en voyageant toujours par voie terrestre. Nous ne saurions expliquer la dernière partie de cet itinéraire, mais, quant à l'existence d'un trafic de caravanes entre la vallée de l'Indus (le «Sind») et la Perse orientale, bien qu'à travers l'Afghanistan actuel et non pas le long de la côte méridionale de la mer, il n'y a pas de doute (et M. Cahen l'admet)<sup>68</sup>.

En traitant de la quatrième route des Radhanites, telle qu'elle est tracée par Ibn Khurdādhbeh (p. 155), on doit toujours tenir

---

<sup>64</sup> V. mon livre *Social and economic history of the Near East in the Middle Ages*, London 1976, p. 107.

<sup>65</sup> Die Rādānīya, p. 258.

<sup>66</sup> al-Muḳaddasī, p. 164, et cf. la traduction française d'A. MIQUEL, p. 183.

<sup>67</sup> V. WALKER, *A catalogue of Muhammadan coins in the British Museum*, II, pp. 255 et ss. 289. GRABAR, *The coinage of the Ṭūlūnids*, pp. 16, 20, 22, 24, 26.

<sup>68</sup> V. J. T. REINAUD, «Mémoires géographiques, historiques et scientifiques sur l'Inde antérieurement au milieu du XI<sup>e</sup> siècle», in *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, 18, part 2 (1849), p. 216.

compte du fait que celui-ci les tenait pour des Occidentaux dont la base était en Gaule. Comme preuve décisive de cette interprétation de son texte, on peut alléguer le fait, incontestable, que les trouvailles de dirhams espagnols datant du IX<sup>e</sup> siècle sont peu nombreuses. Il s'agit d'un nombre tout à fait infime de monnaies<sup>69</sup>. On fera la même constatation en étudiant la composition des trouvailles de monnaies en Suède qui datent de cette époque<sup>70</sup>. Si des marchands venant d'Espagne avaient visité la France carolingienne plus ou moins régulièrement, l'inexistence presque totale de trésors de monnaies espagnoles serait inconcevable.

La route qu'Ibn Khurdādhbeh attribue aux Radhanites voulant se rendre en Chine en voyageant à travers l'Europe centrale est très imprécise. N'oublions pas que l'Occident chrétien est pour lui, comme pour les autres géographes arabes de son époque, *terra incognita*<sup>71</sup>. Il parle d'un itinéraire «derrière Rome» dans le pays des Slaves, puis vers Khamlikh, «la ville des Khazars», etc. Or ce texte semble indiquer une route méridionale. En effet, malgré l'absence d'une riche documentation, il n'y a pas de doute qu'il y ait eu, au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle, plusieurs grandes routes commerciales qui traversaient l'Europe centrale. Quelques-unes reliaient Duisbourg avec Magdebourg, située sur la frontière du monde slave. Fr. Rörig croit que des routes menaient de Duisbourg par Dortmund, Soest et Paderborn ou par Meshede et Hildesheim à Corvey et Gandersheim, puis par Quedlinbourg et Halberstadt ou par Seehausen, Schöningen et Brunswick à Magdebourg, qui était déjà au début du X<sup>e</sup> siècle une étape importante du commerce avec l'Europe orientale<sup>72</sup>.

---

<sup>69</sup> J. DUPLESSY, «La circulation des monnaies arabes en Europe occidentale du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle», in *Revue Numismatique*, V<sup>e</sup> série, 18 (1956), pp. 105 et s., et cf. pp. 121 et s.

<sup>70</sup> V. HATZ / U. S. LINDER WELIN, «Deutsche Münzen des 11. Jahrhunderts nach byzantinisch-arabischem Vorbild in den schwedischen Funden der Wikingerzeit», in *Commentationes de nummis saeculorum IX–XI in Suecia reperi-tis*, part II (Kunigl. vitterhets-, historie-, och antikvitets-akademiens handlingar, antikvariska serien 19), Stockholm 1968, p. 20.

<sup>71</sup> V. mon article «Che cosa sapevano i geografi arabi dell'Europa occidentale», in *Rivista Storica Italiana*, 81 (1969), pp. 456 et s.

<sup>72</sup> «Magdeburg und die ältere Handelsgeschichte», (dans son recueil) *Wirtschaftskräfte im Mittelalter*, Wien 1971, p. 612.



D'autres routes menaient de Cologne et de Mayence à Magdebourg, à Mersebourg et à Prague<sup>73</sup>. Comme le montre le récit de voyage du juif espagnol Ibrāhīm b. Ya'qūb qui y séjourna en 966, Prague était une grande ville marchande et surtout une étape importante du commerce avec l'Europe orientale. Ibrāhīm b. Ya'qūb, qui était apparemment chargé d'une mission de recherche géographique<sup>74</sup>, décrit le grand mouvement commercial dans cette ville où des marchands russes et slaves apportaient des esclaves, des fourrures et de l'étain qu'on vendait aux marchands hongrois, juifs et musulmans.

Le voyageur juif relate aussi que ces marchands y venaient de Cracovie et de Hongrie<sup>75</sup>. Voilà deux routes commerciales qui menaient de Prague en Russie. Dans des textes littéraires et dans quelques documents datant du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle, on trouve d'autres renseignements sur ces deux grandes routes commerciales. Ḥasday b. Shaprūt, haut fonctionnaire dans l'administration omayyade à Cordoue, dit dans sa lettre au roi des Khazars, écrite en 954, que deux juifs venus d'Allemagne avec un ambassadeur de l'empereur Otton I<sup>er</sup> lui proposèrent de faire parvenir cette lettre à destination par l'intermédiaire des juifs de Hongrie qui l'expédieraient aux Bulgares sur la Volga supérieure<sup>76</sup>. Les échanges commerciaux qui s'effectuaient entre la Russie et l'Europe occidentale, dont Prague et Cracovie étaient deux étapes importantes, faisaient fleurir les communautés juives dans des villes situées sur les routes reliant Prague avec la vallée du Rhin d'une part, et sur les routes reliant Cracovie avec l'Ukraine, d'autre part. Car les marchands juifs jouaient à cette époque un grand rôle dans le commerce international. C'est ainsi

---

<sup>73</sup> RÖRIG, *op. cit.*, p. 614 et ss.; H. KELLENBENZ, (dans) *Monumenta Judaica, Ausstellung des Kölnischen Stadtmuseums Okt. 1963-Febr. 1964*, Katalog B, p. 142.

<sup>74</sup> Il n'était ni marchand d'esclaves, ni diplomate (ou médecin), v. dans mon livre *The Jews in Moslem Spain*, I, Philadelphia 1974, pp. 344 et ss., 447 et ss., et mon article «Ibrāhīm ibn Ya'qūb», in *The World History of the Jewish People*, 2<sup>e</sup> série, II, Tel Aviv 1966, pp. 305 et s.

<sup>75</sup> *Relacja Ibrāhīma Ibn Ja'qūba*, éd. T. KOWALSKI, Cracovie 1946, p. 3 (du texte arabe).

<sup>76</sup> P. K. KOKOWZOW, *Evreisko-Khazaraskaia perepiska v'X veke*, Leningrad 1932, p. 16.



que s'explique le développement de communautés juives à Ratisbonne, en Bavière, et à Przemysl, en Galicie<sup>77</sup>.

Dans la même lettre de Ḥasday b. Shaprūt, il est fait mention d'une voie menant de l'Europe centrale chez les Bulgares, sur la Volga (près du confluent de celle-ci avec la Kama); mais il y avait aussi une route plus méridionale reliant les grandes villes marchandes de l'Europe centrale avec le bassin de la Volga. Puisque Ḥasday voulait se mettre en contact avec les Khazars, les ennemis des Varègues suédois qui avaient, à cette époque exactement, entrepris la conquête de Kiev, sa lettre devait être expédiée par un détour auprès des Bulgares, toujours en bonnes relations avec les Khazars. Car on n'oubliera pas que Ḥasday écrivit sa lettre en 954, et que Kiev fut conquise par les Varègues en 962. Mais en 846, quand Ibn Khurdādhbeh écrivit son livre, la route Prague-Cracovie-Przemysl-Kiev était une voie essentielle du commerce avec le bassin de la Volga inférieure, et on pouvait la suivre sans encourir de trop grands risques. Ibn Khurdādhbeh lui-même raconte que les marchands «russes», c'est-à-dire les Varègues, se rendaient à Khamlikh par deux voies: l'une n'est pas indiquée mais était sans doute celle du Dnjepr («la route des Varègues»), l'autre les menait sur le Don à Khamlikh, «la ville des Khazars», puis à travers la mer Caspienne au Djurdjān<sup>78</sup>. Or, Ibn Khurdādhbeh relate que les Radhanites allaient eux aussi à Khamlikh et de cette ville, après le trajet de la mer Caspienne, à Balkh. Khamlikh elle-même, «la ville des Khazars», était apparemment située sur la mer Caspienne<sup>79</sup>. Y a-t-il une route plus convenable pour les marchands juifs qui se rendent, en plein IX<sup>e</sup> siècle, en Asie centrale que le voyage par le royaume des Khazars, alors à l'apogée de sa puissance? Pourquoi auraient-ils fait le détour par le pays des Bulgares, en Russie septentrionale?

Ayant traversé la mer Caspienne, ils allaient, selon Ibn Khur-

---

<sup>77</sup> J. BRUTZKUS, «Der Handel der westeuropäischen Juden mit dem alten Kiew», in *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*, III (1931), pp. 102, 104.

<sup>78</sup> P. 154.

<sup>79</sup> V. Ibn Khurdādhbeh, p. 154, et cf. p. 124; v. aussi al-Muḥaddasī, p. 355. La lecture Khamlikh est préférable à Khamlidj, v. V. MINORSKY, *Ḥudūd al-‘ālam*, 2<sup>e</sup> éd., London 1970, p. 454.

dādhbeh, à Balkh. M. Cahen se demande pourquoi ils se rendaient dans cette ville, au lieu de suivre la «route du Khorasan», la grande artère du commerce proche-orientale, reliant Bagdad avec Nishapur, Marv et Bukhara<sup>80</sup>. Pour écarter les doutes de M. Cahen et démontrer que Balkh était à cette époque une grande ville marchande, on peut, outre les arguments proposés ailleurs<sup>81</sup>, relever le grand nombre de monnaies qu'on y frappait à l'époque des Omayyades et des Abbasides<sup>82</sup>.

Bref, les itinéraires des Radhanites, tels qu'Ibn Khurdādhbeh les a tracés, contiennent quelques détails, comme le départ à al-Ubulla sur la deuxième route, et le détour au Sūs al-aḵṣā sur la troisième, qui nous semblent étranges; mais, somme toute, les routes correspondent fort bien aux les circonstances politiques et commerciales du milieu du IX<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle se rapporte la relation du géographe arabe.

#### *Le témoignage des monnaies dites «coufiques»*

En interprétant le quatrième itinéraire des Radhanites, on essaiera, cela se comprend, de tirer quelques conclusions des trouvailles de monnaies musulmanes en Europe orientale et septentrionale. Les endroits où l'on a découvert ces trésors et la composition de ceux-ci confirment-ils le rapport d'Ibn Khurdādhbeh selon lequel, pour traverser l'Europe centrale, les marchands radhanites préféraient la route méridionale, c'est-à-dire Prague-Cracovie-Kiev-Khamlikh? Il va de soi qu'on aura recours, pour répondre à cette question, aux ouvrages publiés récemment, qui modifient dans une certaine mesure les conclusions tirées des trouvailles faites antérieurement.

Les orientalistes et les numismates russes et polonais ont exprimé des opinions différentes sur les voies par lesquelles les dirhams mu-

---

<sup>80</sup> «Y a-t-il eu des Raḥdānites?», p. 502.

<sup>81</sup> «Quelques observations d'un orientaliste...», p. 186.

<sup>82</sup> J. WALKER, *A Catalogue of the Muhammadan coins in the British Museum*, II, p. 127, 128; ST. LANE-POOLE, *Catalogue of Oriental coins in the British Museum*, IX, pp. 49, 52; *id.*, *Catalogue of the Collections of Arabic coins possessed in the Khedivial Library at Cairo*, London 1897, pp. 53, 54.

sulmans arrivaient en Ukraine et en Pologne; et il y a aussi une divergence considérable quant à la périodisation de l'affluence de ces monnaies en Europe orientale.

De nombreux savants avaient expliqué l'essor du commerce entre les pays musulmans et l'Europe orientale à l'époque des califes abbassides par l'interruption des échanges dans la Méditerranée et, par conséquent, l'ont considéré comme faisant suite à un changement des routes. Mais des ouvrages plus récents ont souligné le fait que ce courant avait déjà commencé au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle (ou peut-être plus tôt)<sup>83</sup> et qu'il s'est poursuivi jusqu'à la fin du X<sup>e</sup> siècle. Les trésors découverts en Russie septentrionale, en Finlande, en Suède, en Pologne centrale et septentrionale et en Prusse contiennent en effet des monnaies d'époques différentes et de divers pays. Les trouvailles datant du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, quand le volume des échanges avec la Transoxiane était apparemment encore plus réduit, contiennent pour la plupart des monnaies abbassides frappées en Irak et en Perse<sup>84</sup>. Le nombre des monnaies frappées en Irak représente entre 50–60%<sup>85</sup>. Les trésors enfouis au X<sup>e</sup> siècle consistent pour la plupart en monnaies frappées par les Samanides en Transoxiane<sup>86</sup>.

<sup>83</sup> N. F. KOTLAR, «La circulation des dirhams arabes en Ukraine» (en polonais), in *Wiadomości Numizmatyczne*, 14 (1970), pp. 19 et ss.

<sup>84</sup> T. LEWICKI, «Nouveaux travaux russes concernant les trésors de monnaies musulmanes trouvées en Europe orientale et en Asie centrale», in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, VIII (1965), p. 85; A. CZAPKIEWICZ, T. LEWICKI, S. NOSEK, M. OPOZDA-CZAPKIEWICZ, «Skarb dirhemów arabskich z Czechowa» (Le trésor de dirhams arabes de Czechow), Varsovie 1957, p. 366; M. CZAPKIEWICZ, «Une autre part du trésor de monnaies arabes du IX<sup>e</sup> siècle découvert à Czechow» (en polonais), in *Wiadomości Numizmatyczne*, 14, p. 224; R. KIERSNOWSKI, «Observations sur des trouvailles de monnaies du haut Moyen Age en territoire prussien» (en polonais), *Wiadomości Numizmatyczne*, 14, pp. 6 et s.; A. CZAPKIEWICZ, FR. KMIETOWICZ, «Skarb monet arabskich z okolic Drohiczyna nad Bugiem» (Le trésor de monnaies arabes des environs de Drohiczyn sur Bug), Cracovie 1960, pp. 135 et ss., 170; J. ŠTĚPKOVÁ, «The Islamic silver coin-hoard from Wischendorf (Wismar)», in *Annals of the Náprstek Museum*, I, Prague 1962, pp. 131 et ss.; B. GRANBERG, *Förteckning över kufiska myntfynd i Finland*, Helsinki 1966 (Studia Orientalia, 24), pp. 50 et ss. (Saltvyk 1876).

<sup>85</sup> P. H. SAWYER, *The age of the Vikings*, 2<sup>e</sup> éd., London 1971, p. 116.

<sup>86</sup> GRANBERG, *op. cit.*, p. 127 et ss. (Saltvyk), 137 et ss. (Emkarby), 188 et ss. (Hämeenlinna 1895); F. KMIETOWICZ, «Un trésor de monnaies coufiques

Le nombre de monnaies musulmanes qu'on a trouvées en Galicie et en Tchécoslovaquie est incomparablement plus petit que les trésors découverts dans la plupart des pays de l'Europe orientale et septentrionale; on n'en tirera donc des conclusions qu'avec la plus grande réserve.

Or, pour autant qu'on puisse faire des déductions de ces trouvailles, on aurait raison de les considérer comme des indices du succès de la route méridionale du commerce transeuropéen à une certaine époque. Elles semblent démontrer que le courant des monnaies musulmanes y commence plus tard. Car les trésors qu'on a trouvés en Galicie et en Tchécoslovaquie datent tous du X<sup>e</sup> siècle. A Cracovie, on a trouvé des dirhams du Bouyide 'Adud ad-daula (949–982)<sup>87</sup> et des Samanides Ismā'il b. Aḥmad (892–907), Naṣr b. Aḥmad (913–942) et Nūḥ b. Naṣr (942–954)<sup>88</sup>. Un grand trésor de monnaies musulmanes découvert à Kelč (district de Vsetín) et dont 786 pièces ont été identifiées, comprend surtout des dirhams samanides<sup>89</sup>. La déduction qu'a faite J. Štěpková touchant cette trouvaille n'est pas convaincante: l'érudite tchèque croit que ces monnaies arrivaient à Kelč grâce au commerce des pays musulmans avec la région balte<sup>90</sup>. Or Kelč se trouve à peu près sur la route qui relie Cracovie avec Prague.

Les historiens qui ont étudié la composition des trésors de monnaies musulmanes découverts en Suède ont conclu, pour leur part,

---

trouvées en Pologne», in *Folia Orientalia*, 1 (1959/60), pp. 209 et ss.; A. KMIETOWICZ, «Un trésor de dirhams arabes et d'ambre de Tuchola (province de Bydgoszcz)» (en polonais), in *Wiadomości Numizmatyczne*, 14, p. 166; J. ŠTĚPKOVÁ, «L'argent islamique de la trouvaille faite à Reetzow (près Usedom) dans la République démocratique allemande» (en tchèque), in *Numismatický Sborník*, VII (1962), p. 81; A. KMIETOWICZ, «A hoard of dirhams from Szczecin-Niemierzyn», in *Folia Orientalia*, 13 (1971), pp. 143 et ss.

<sup>87</sup> A. F. KMIETOWICZ, «Dirhems de trésors polonais du haut Moyen Age inédits», in *Folia Orientalia*, 9 (1967), p. 309.

<sup>88</sup> M. CZAPKIEWICZ, A. KMIETOWICZ, «The unpublished dirhams from the Polish early medieval hoards», in *Folia Orientalia*, 11 (1969), pp. 110 et ss.

<sup>89</sup> J. ŠTĚPKOVÁ, «The structure of the finds of the Islamic silver coins in the territory of Czechoslovakia», in *Annals of the Náprstek Museum*, III (1964), pp. 115 et ss.

<sup>90</sup> Art. cit., pp. 120 et s.

que ceux qui datent du IX<sup>e</sup> siècle se distinguent nettement des trésors russes de la même époque. Tandis que les trésors enfouis à ladite époque en Suède semblent y être arrivés de la région de la Volga supérieure, les trésors découverts en Russie paraissent y être arrivés du royaume khazar<sup>91</sup>. On conclura donc que le milieu et le troisième quart du IX<sup>e</sup> siècle a été une époque où la route méridionale l'emportait sur la route septentrionale.

En étudiant la composition des trésors de monnaies arabes découverts en Galicie et en Tchécoslovaquie, on constate un autre phénomène encore : ces trésors ne comprennent pas de monnaies frappées par les Bulgares de la Volga. De telles monnaies ne manquent pas, en revanche, dans les trouvailles de Finlande<sup>92</sup> et de Pologne centrale<sup>93</sup> ; et il va de soi qu'il y en a dans les trésors découverts en Russie septentrionale<sup>94</sup>.

Les monnaies musulmanes trouvées en Galicie et en Tchécoslovaquie y arrivaient de Kiev. Cette ville était le terminus de deux grandes routes menant vers la Russie orientale : la route qui la reliait avec les Bulgares sur la Volga ; et celle qui menait au bassin de la Volga inférieure, c'est-à-dire au royaume des Khazars. La première route était probablement celle que parcourut l'Anonyme cité par le géographe Ibn Rusteh au début du X<sup>e</sup> siècle. Il arriva à Kiev en traversant le pays des « Vantit », c'est-à-dire des Viatici sur l'Oka supérieure<sup>95</sup>. De Kiev il se rendit en Galicie, au pays des Croates blancs<sup>96</sup>. Il semble que sur la route reliant Kiev avec la Galicie, les villes de Radomysl (sur le Teterév), Uszomierz, Peresopnitsa, Luck

---

<sup>91</sup> P. H. SAWYER, *The age of the Vikings*, p. 109.

<sup>92</sup> GRANBERG, *op. cit.*, pp. 126, 147 et s., 181, 194, 198, 214, 231.

<sup>93</sup> F. KMIETOWICZ, « Un trésor de monnaies coufiques trouvées en Pologne », in *Folia Orientalia*, 1, p. 224.

<sup>94</sup> T. LEWICKI, « Nouveaux travaux... », in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, VIII, p. 89.

<sup>95</sup> Ibn Rusteh, *al-A'lāq an-nafisa*, p. 143 ; cf. CZAPKIEWICZ, LEWICKI, NOSEK, etc., pp. 169 et s. ; Ḥudūd al-'ālam, p. 428. Pourtant MARQUART et MINORSKY croient que c'est Kiev elle-même, v. *Ostasiatische und osteuropäische Streifzüge*, Leipzig 1903, p. 189 ; Ḥudūd al-'ālam, p. 431.

<sup>96</sup> Mais MARQUART, *op. cit.*, p. 471, et MINORSKY, *op. cit.*, pp. 430 et s., concluent qu'il s'agit de la Croatie au sud de la Hongrie, c'est-à-dire la Croatie actuelle.



et Vladimir de Volhynie (Lodomera), une des plus anciennes villes de l'Ukraine, aient été des étapes importantes<sup>97</sup>. C'était une grande route commerciale, à partir de laquelle d'autres voies bifurquaient vers le Nord, c'est-à-dire vers la Grande Pologne. Une route s'embranchait non loin de Vladimir de Volhynie, probablement près du confluent de la Huczwa et du Bug, et menait, via Czermno et Lublin, à Sokolow Podlaski (est-nord-est de Varsovie). C'était une ancienne route de marchands romains et on a y trouvé de nombreuses monnaies romaines<sup>98</sup>. Une autre route s'y embranchait apparemment près de l'embouchure du Lug dans le Bug. Elle menait à Drohiczyn, à l'est de Sokolow Podlaski.

Même les trésors de monnaies musulmanes découverts à Drohiczyn et Lublin ne contiennent pas de monnaies bulgares. On conclura donc forcément que la route Kiev-Khazarie l'emportait sur la route qui menait de Kiev chez les Bulgares en Russie septentrionale.

Les orientalistes polonais ont longtemps discuté la question de savoir d'où provenait la plupart des monnaies dites « coufiques » trouvées dans leur pays. La majorité était encline à croire qu'elles venaient de la Scandinavie à travers la Baltique<sup>99</sup>. Le savant suédois St. Bolin, en attirant l'attention sur la composition des trésors de monnaies musulmanes qu'on a trouvés en diverses régions de l'Europe orientale et septentrionale, a voulu démontrer que le courant vers l'Europe occidentale à travers la Scandinavie tira à sa fin au milieu du X<sup>e</sup> siècle. Il a constaté que les trésors découverts dans la région baltique et datant de la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle contiennent beaucoup de monnaies frappées longtemps avant cette époque et, deuxièmement, qu'une telle composition est aussi carac-

---

<sup>97</sup> CZAPKIEWICZ, LEWICKI, NOSEK, etc., p. 269. De riches trésors de monnaies samanides ont été découverts récemment en Galicie, v. T. LEWICKI, «Le commerce des Sāmānides avec l'Europe orientale et centrale à la lumière des trésors de monnaies coufiques», in *Near Eastern numismatics, iconography, epigraphy and history. Studies in honor of George C. Miles*, Beirut 1974, p. 227.

<sup>98</sup> *Op. cit.*, p. 270.

<sup>99</sup> V. F. KMIETOWICZ, «Les routes de l'affluence de l'argent arabe aux côtes méridionales de la Baltique et l'appartenance ethnique des facteurs» (en polonais), in *Wiadomości Numizmatyczne*, 12 (1968), pp. 65 et ss. et surtout p. 86 (mais v. dans un article antérieur du même auteur: *Folia Orientalia*, 1, p. 228).



téristique des trésors enfouis dans les pays slaves après 970, tandis que les trouvailles dans la région bulgare (sur la Volga) datant de cette époque consistent, pour la plupart, en monnaies récemment frappées. Mais déjà au milieu du X<sup>e</sup> siècle, selon Bolin, les trésors enfouis en Suède se distinguent nettement des trésors de Russie et de Pologne. Les premiers contiennent beaucoup plus de monnaies anciennes<sup>100</sup>. Ces conclusions démontreraient qu'on n'a pas eu raison de croire, avec Pirenne, à la discontinuité du commerce entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman à l'époque des Carolingiens. Il y aurait eu un changement de routes, les échanges se seraient poursuivis par l'intermédiaire de la Scandinavie jusqu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle, lorsque le commerce international à travers la Méditerranée se serait ranimé. La composition de plusieurs trésors découverts après que Bolin ait publié ses conclusions, soulignent en effet la différence entre les trouvailles des diverses régions. Mais la présence, dans les trésors d'une région donnée, d'un grand nombre de monnaies anciennes prouve-t-elle qu'à l'époque à laquelle ils ont été enfouis, le commerce s'y était déjà arrêté? Des savants polonais ont avancé l'hypothèse que les marchands musulmans partant pour l'Europe orientale s'approvisionnaient de grandes quantités de monnaies anciennes; de monnaies qui avaient perdu leur valeur, complètement ou partiellement, dans leurs pays mais qui étaient, au contraire, acceptées volontiers par les habitants des pays chrétiens<sup>101</sup>. Qui plus est, on a aussi trouvé dans les régions slaves des trésors qui datent du milieu du X<sup>e</sup> siècle et qui contiennent presque exclusivement des monnaies récemment frappées, beaucoup plus que n'en contiennent les trésors qui ont été découverts en Russie et qui datent de la même époque<sup>102</sup>.

Quoiqu'il en soit, les trouvailles de monnaies musulmanes en Europe orientale semblent indiquer que l'importance de la route méridionale du grand commerce avec les pays musulmans a aug-

---

<sup>100</sup> ST. BOLIN, «Mohammed, Charlemagne and Ruric», in *The Scandinavian Economic History Review*, 1 (1953), pp. 36 et s.

<sup>101</sup> CZAPKIEWICZ, LEWICKI, NOSEK, etc., p. 265.

<sup>102</sup> A. KMIETOWICZ, *Skarb srebrny z miejscowości Ochle powiat Kolo* (Le trésor d'argent d'Ochle, district de Kolo), Cracovie 1962, p. 36.

menté à partir de la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Il paraît que les routes qui reliaient Kiev avec la Khazarie et avec Constantinople étaient beaucoup plus fréquentées que la route Kiev–Bulgarie. Certainement il n’y a aucune raison de supposer que la route suivie par Ibn Fadlān, qui s’écartait du pays des Khazars, représentât l’itinéraire caractéristique de tous les marchands venant des pays soumis aux Samanides et se rendant en Russie<sup>103</sup>. La mission d’Ibn Fadlān était en effet le renforcement des liens de la principauté des Bulgares musulmans sur la Volga avec le califat, une alliance contre les Khazars. Pourtant les marchands musulmans, juifs et russes n’avaient aucune raison d’éviter la Khazarie. Il est très probable qu’en temps de guerre, comme lors de la conquête de Kiev par les Varègues, les échanges entre l’Ukraine et le khanat khazare aient été interrompus. Mais la plupart du temps ils étaient apparemment intenses, et le commerce de Kiev était orienté vers le Sud-est. Le nombre de monnaies byzantines trouvées dans la région de Kiev est relativement réduit si l’on compare avec les trésors de monnaies musulmanes<sup>104</sup>. Il est vrai que l’affluence de monnaies musulmanes vers la Russie septentrionale et la Scandinavie à travers le bassin de la Volga inférieure était au X<sup>e</sup> siècle plus faible qu’autrefois<sup>105</sup>, mais cette route restait plus importante pour le commerce entre les pays des Slaves occidentaux et la Russie orientale. Le savant russe Kotlar a récemment soutenu la thèse que les monnaies musulmanes enfouies en Europe orientale y arrivaient surtout de la Khazarie, et non pas du pays des Bulgares sur la Volga comme on l’a cru. Elles auraient afflué vers Kiev non pas le long de l’Oka, mais de la Volga inférieure, le long du Dnjepr<sup>106</sup>.

Voilà les conclusions que suggère l’examen des trouvailles de monnaies; elles viennent corroborer la véracité de la relation d’Ibn Khurdādhbeh, selon qui les Radhanites suivaient la route méridionale du commerce transeuropéen.

---

<sup>103</sup> C’est ce que concluent CZAPKIEWICZ, LEWICKI, NOSEK, etc., pp. 269 et s.

<sup>104</sup> C’est un fait justement relevé par BRUTZKUS, art. cit., p. 98.

<sup>105</sup> SAWYER, *op. cit.*, p. 111.

<sup>106</sup> «La circulation des dirhams arabes en Ukraine» (en polonais), in *Wiadomości Numizmatyczne*, 14, p. 30.

## *Les marchands et leurs marchandises*

Qui étaient donc ces marchands entreprenants qui parcouraient les grandes routes du commerce international, de la France jusqu'en Chine? Quelles étaient leurs marchandises? Qui étaient leurs chalands?

On a récemment discuté à nouveau la signification du nom «Rādhānites», ce qui éclaire aussi leur provenance. L'interprétation proposée jadis par Reinaud<sup>107</sup> et acceptée par Dozy<sup>108</sup> – ils y voyaient un terme persan signifiant «connaisseur des voies» (rāh-dār) – a été rejetée par F. Kmietowicz. L'orientaliste polonais croit que ce nom provient d'un terme du latin post-classique: *rhedarius*, messenger, courrier, voyageur<sup>109</sup>. Cette nouvelle explication a été contestée par J. Jacobi, qui a démontré que le terme rahādina provient de rāhdār, douanier, et n'a rien à faire avec rādhānī, un mot qui était apparemment un terme technique de l'administration abbaside: connaisseur des voies qui fournit des renseignements au service de sécurité<sup>110</sup> et ne signifie pas «marchand d'étoffes»<sup>111</sup>. Par contre, M. Gil a repris l'interprétation de Barbier de Meynard, qui, il y a cent ans et plus, expliquait le terme comme indiquant la provenance de ces marchands. Ils auraient été appelés ainsi d'après Rādhān, une province à l'est du Tigre<sup>112</sup>. Or cette région, connue aussi sous le nom de Djūkhā, était à l'époque des califes abbassides en pleine décadence. Abū Yūsuf, qui écrivit à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, donc plus de cinquante ans avant Ibn Khurdādhbeh, relève le grand recul de sa production agricole depuis la fin du règne des Sassanides<sup>113</sup>. Il est

<sup>107</sup> *Géographie d'Aboulféda*, Paris 1948, part I, p. LVIII, note 1.

<sup>108</sup> *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 562.

<sup>109</sup> F. KMIETOWICZ, «The term ar-Rādānīya in the work of Ibn Ḥurdādhbeh», in *Folia Orientalia*, 11 (1969), pp. 163 et ss.

<sup>110</sup> «Bemerkungen zur Etymologie der Rādānīya», in *Folia Orientalia*, 17 (1976), pp. 175 et ss.

<sup>111</sup> Comme l'on cru DE GOEJE, BGA, IV, p. 251, et DOZY, *Suppl.* I, p. 562, qui identifient ce terme avec radhānī d'Ibn Khurdādhbeh (et rahdānī chez Ibn al-Faḳīh).

<sup>112</sup> «The Rādhānite merchants...», in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, 17, pp. 314 et ss.

<sup>113</sup> *Kitāb al-Kharādj* (Le Caire 1346), p. 56 (traduction française: *Le livre de l'impôt foncier*, trad. E. FAGNAN, Paris 1921, p. 74); et v. *op. cit.*, p. 59,

vrai que le déclin de la province était probablement beaucoup plus grand dans sa partie méridionale, puisqu'il était la conséquence d'un changement du cours du Tigre<sup>114</sup>, mais il n'y a pas de doute qu'à l'époque où écrivit Ibn Khurdādhbeh, c'était une région agricole de plus en plus décadente. Pourquoi de grands marchands s'adonnant au commerce avec la France et l'Allemagne, d'une part, et l'Inde et la Chine, d'autre part, auraient-ils été appelés d'après le nom de cette province? M. Gil croit que les juifs qui s'étaient établis à Bagdad, lors de sa fondation, venaient de cette province<sup>115</sup>. Mais pourquoi leurs descendants auraient-ils été appelés, au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, «Radhanites» et non pas «Bagdadiens»? Devrions-nous supposer que ces marchands étaient principalement des juifs originaires de cette province? C'est peu probable; d'autant moins que d'après Ibn Khurdādhbeh la base des Radhanites était en France...<sup>116</sup>. Les Radhanites ne formaient pas un groupe spécifiquement irakien; c'étaient des marchands juifs pour la plupart domiciliés, si l'on peut employer cette expression en parlant de tels marchands, en France. Et eux seuls pouvaient, à l'époque où la coupure entre le monde occidental chrétien et le califat était nette, poursuivre des échanges commerciaux, certainement réduits, entre ces deux grandes régions<sup>117</sup>.

Les marchandises que les Radhanites offraient à leurs chalands étaient des articles de luxe. Cette conclusion qu'on tirera de la relation d'Ibn Khurdādhbeh est tout à fait à l'unisson avec les renseignements que nous fournissent les anciens auteurs arabes sur le carac-

---

note 1, où sont cités d'autres textes arabes se rapportant au déclin de cette province.

<sup>114</sup> V. aussi Yāqūt, II, p. 143.

<sup>115</sup> V. art. cit., p. 322.

<sup>116</sup> Firandj chez Ibn Khurdādhbeh signifie la France ou la Catalogne et non pas l'Italie, comme le croit M. GIL, art. cit., p. 310. V. Ibn Khurdādhbeh, p. 155, l. 8 (le passage al-Iṣṭakhrī, p. 70, ne servira que de preuve d'ignorance, v. mon article «Che cosa sapevano i geografi arabi dell'Europa occidentale?», in *Rivista Storica Italiana*, 81, p. 463).

<sup>117</sup> Ce que dit M. DJAIT, «L'Islam ancien récupéré à l'histoire», in *Annales E. S. C.*, 30 (1975), p. 903, ne prouve qu'une méconnaissance totale des conditions historiques. D'après lui les Radhanites n'étaient pas nécessairement des juifs.

tère du commerce du califat abbaside avec l'Inde et l'Extrême-Orient. On apprend de leurs œuvres que les marchands importaient dans l'empire califien des épices très chères, du clou de girofle, du cardamome, de la galanga, de la noix muscade, du camphre, et des arômes comme du musc, de l'aloès et du santal, des matières colorantes, comme du bois brésil et d'autres encore<sup>118</sup>. Ce sont les mêmes articles qu'ils vendaient en Occident aussi. Le commerce des épices n'atteignait pas encore un gros volume comme au bas Moyen Age, lorsque les marchands italiens importeront en Europe de grandes quantités de poivre, de gingembre et d'autres articles destinés à la consommation des masses bourgeoises. D'autre part les Radhanites importaient en Orient, selon Ibn Khurdādhbeh, des fourrures, de la soie, des épées et des esclaves, hommes et femmes, et des eunuques.

Sans traiter encore une fois des fourrures et de la soie (brocart) qui étaient en Orient pendant de longs siècles des articles d'importation par excellence<sup>119</sup>, qu'il nous soit permis de faire quelques observations sur le commerce des épées et celui des esclaves.

L'importation d'épées d'Occident est mentionnée dans plusieurs sources orientales et d'autres qui ont trait au commerce à l'époque des califes abbassides<sup>120</sup>. Les Orientaux estimaient beaucoup les épées damassées par forgeages successifs. Ces épées se distinguaient par leur aspect décoratif, par suite de l'emploi d'un minerai de qualité exceptionnelle, comme celui de Rhénanie et du Norique, et de la grande habileté dans le corroyage et la soudure intense des fers<sup>121</sup>. Les épées qu'importaient en Orient les Radhanites n'étaient pas

---

<sup>118</sup> V. *Social and economic history of the Near East in the Middle Ages*, p. 109.

<sup>119</sup> V. mon article *Quelques observations d'un orientaliste...*, pp. 186 et s. Mais je veux, à cette occasion, proposer une correction. Ibn Khurdādhbeh dit, p. 153, l. 13, «wa'd-dibād̄j wa'djulūd al-khazz wa 'l-firā wa 's-sammūr wa 's-suyūf.», ce que DE GOEJE traduit: des peaux de castor. Il me paraît qu'on doit biffer la conjonction wa entre al-firā et as-sammūr, d'autant plus que ce dernier mot manque dans un manuscrit.

<sup>120</sup> V. R. SPRANDEL, «Le commerce du fer en Méditerranée orientale au Moyen Age», in *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan indien, Actes du huitième colloque international d'histoire maritime*, Paris 1970, p. 388.

<sup>121</sup> M. LOMBARD, *Les métaux dans l'ancien monde du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1974, p. 176.



nécessairement toutes de France ou d'Allemagne occidentale. Car les épées qu'on produisait à la même époque en Suède sont souvent si pareilles aux épées de la Rhénanie que leur imitation ne fait aucun doute<sup>122</sup>.

L'importance du commerce des esclaves et la participation des juifs à cette branche du commerce, alors considérée comme tout à fait légitime et honnête, sont des faits incontestables. On ne doutera pas non plus que cette branche du commerce, à laquelle s'adonnaient des juifs et d'autres marchands, florissait au X<sup>e</sup> et même au XI<sup>e</sup> siècle. Mais il vaut mieux se garder des exagérations, telles celles qu'on trouve dans un article de Ch. Verlinden<sup>123</sup>. Les marchands de Verdun dont parle Liutprand de Crémone n'étaient pas des juifs<sup>124</sup>, et tous les *Ṣaḳāliba*, esclaves servant dans l'armée et à la cour des Omayyades de Cordoue, n'étaient pas des Slaves, comme le croit M. Verlinden<sup>125</sup>. C'étaient plutôt des esclaves d'origines très variées, provenant de divers pays chrétiens, de l'Espagne septentrionale, de l'Italie, et des pays slaves<sup>126</sup>. Certes, les juifs s'occupaient aussi de la castration et du commerce des eunuques. Mais les témoignages des auteurs arabes indiquent plutôt que c'étaient des juifs d'Espagne qui exerçaient un tel métier (et non pas des juifs de Verdun, comme le dit M. Verlinden). Selon Ibn al-Karawī c'étaient des juifs qui les émasculaient, des juifs de France et des régions limitrophes de l'Espagne<sup>127</sup>, tandis qu'Ibn Hauḳal relate qu'ils faisaient cela «près de

---

<sup>122</sup> H. ARBMAN, *Schweden und das karolingische Reich*, Stockholm 1937, p. 221.

<sup>123</sup> «A propos de la place des juifs dans l'économie de l'Europe occidentale aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles», in *Storiografia e storia, Studi in onore di E. Duprè The-seider*, Rome 1974, pp. 21 et ss.

<sup>124</sup> V. mon article «Quelques observations d'un orientaliste», p. 185, note 2.

<sup>125</sup> Art. cit., p. 29.

<sup>126</sup> V. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, Paris 1950-1953, II, pp. 122 et ss., III, pp. 178 et s.

<sup>127</sup> V. al-Maḳḳarī, *Analectes*, éd. DOZY, DUGAT, KREHL, WRIGHT, I, p. 92; cf. la traduction anglaise: PASCUAL DE GAYANGOS, *The History of the Moham-medan dynasties in Spain*, London 1840, I, p. 76, où les juifs ne sont pas mentionnés. Dans le texte arabe on lit: wa-tukhṣihim li'l-Firandj yahūd dhimmatuhum alladhīna bi-ardihim wa-fī thaghr al-muslimīn al-muttaṣil bihim.



la frontière de l'Espagne»<sup>128</sup>. Ce dernier texte est ambigu, mais un autre géographe arabe, contemporain d'Ibn Ḥauḳal, est plus explicite. C'est al-Muḳaddasī qui raconte que les juifs faisaient l'opération dans un lieu «derrière Pechina»<sup>129</sup>. Or il s'agit sans doute de Lucena, en Andalousie, qui était alors une ville juive<sup>130</sup>. Pour prouver que c'est le trafic d'esclaves qui a fait naître des communautés juives le long des grandes routes commerciales<sup>131</sup> et que ces marchands juifs représentaient «la force de renouveau économique la plus considérable existant en Europe occidentale» et que c'étaient eux qui avaient développé les nouvelles villes<sup>132</sup>, M. Verlinden s'appuie sur un chapitre de la Géographie d'Ibn Ḥauḳal où il est parlé de la traite. L'historien belge en retire qu'au X<sup>e</sup> siècle les marchands juifs venant de France avaient raccourci leurs chemins, puisqu'ils conduisaient leurs esclaves jusqu'au Khorasan – dans l'actuel Turkestan russe – et que pour y arriver, ils passaient par Constantinople et Trébizonde (cité *verbatim*)<sup>133</sup>. Ce développement s'explique par un malentendu. Ibn Ḥauḳal raconte ceci: «Un article d'exportation bien connu consiste dans les esclaves, garçons et filles, qui ont été enlevés en France et dans la Galice, ainsi que des eunuques slaves. Tous les eunuques slaves qui se trouvent sur la surface de la terre proviennent de l'Espagne. On leur fait subir la castration près de ce pays, l'opération est faite par des commerçants juifs. – Les Slaves descendent de Japhet, leur pays d'origine, très vaste, s'étend sur une grande longueur. Les guerriers du Khorasan entrent en contact avec eux par la région des Bulgares. Ils sont ramenés prisonniers vers cette province, leur virilité laissée intacte et leur intégrité corporelle conservée. Le territoire des Slaves est immense. Le bras de mer issu de l'Océan dans les parages de Gog et Magog traverse ce territoire pour aboutir à l'ouest de Trébizonde, puis à Constantinople, le cou-

<sup>128</sup> I, p. 110.

<sup>129</sup> Aḥsan at-taḳāsīm, p. 242.

<sup>130</sup> V. LÉVI-PROVENÇAL, *Histoire de l'Espagne musulmane*, II, pp. 124 et s.; et cf. *The Jews in Moslem Spain*, I, pp. 290, 308 et ss.

<sup>131</sup> VERLINDEN, art. cit., p. 34.

<sup>132</sup> Art. cit., p. 36.

<sup>133</sup> Art. cit., p. 37.

<sup>134</sup> Art. cit., pp. 36 et s.

pant ainsi en deux moitiés. Une d'elles, sur toute sa longueur, est razzée par les gens du Khorasan, qui en sont limitrophes, et la moitié septentrionale est envahie par les Espagnols du côté de la Galice, de la France, de la Lombardie et de la Catalogne»<sup>135</sup>. Or, comme on le voit, Ibn Ḥauḳal parle d'un bras de mer qui s'étend de l'Océan jusqu'à Trébizonde et à Constantinople, et non pas de marchands juifs qui arrivent à ces villes. L'auteur développe dans ce chapitre une idée fondamentale des géographes arabes de son époque : ils croyaient que la mer Noire ou plutôt la mer d'Azov était reliée par un bras de mer ou par un fleuve avec la mer du Nord. Ibn al-Faḳih, qui écrivit sa Géographie au début du X<sup>e</sup> siècle, dit qu'une des quatre grandes mers principales est celle qui s'étend «entre Rome et le Khwārizm jusqu'à l'île de Tūliya» (le Tulé de Ptolémée)<sup>136</sup>. Sa façon d'exprimer cette idée est très vague ; celle d'al-Mas'ūdī, qui écrivit au milieu du X<sup>e</sup> siècle, est plus explicite. Il dit que la mer Noire («Pontos») et la mer d'Azov (Māyūṭis) sont une seule mer, cette dernière étant beaucoup plus grande<sup>137</sup>. Dans un autre passage de la même œuvre, il dit que le Don (Ṭanāis) prend sa source dans un grand lac situé dans le Nord et se jette dans la mer d'Azov<sup>138</sup>. Or ce grand lac, c'est sans doute le «Baḥr al-Warank» (la mer des Varègues), c'est-à-dire la Baltique. Le passage le plus explicite se trouve dans une autre œuvre du même auteur. Dans le Kitāb at-Tanbīh wa'l-ishrāf, il dit : «La mer Noire est liée à la mer d'Azov, qui se trouve à l'extrémité de la terre habitée, vers le Nord. Une part d'elle est située près du pôle Nord et non loin d'elle il y a une ville au-delà de laquelle il n'y a plus d'hommes. C'est Toulé»<sup>139</sup>. Ayant conçu ces idées, al-Mas'ūdī peut aussi dire, dans un passage des Prairies d'or, que c'était par un canal reliant la mer du Nord avec la mer d'Azov et la mer Noire que les Normands venaient en

---

<sup>135</sup> *Ṣūrat al-arḍ I*, p. 110 ; trad. G. WIET, *La configuration de la terre*, Paris 1964, I, p. 109.

<sup>136</sup> *Kitāb al-Buldān*, Leyden 1885, p. 8.

<sup>137</sup> *Prairies d'or*, I, p. 273.

<sup>138</sup> *Op. cit.*, I, p. 260.

<sup>139</sup> Pp. 66 et s. ; cf. trad. française par le Baron CARRA DE VAUX, *Le livre de l'avertissement et de la révision*, Paris 1896, p. 98.

Espagne<sup>140</sup>, ou, dans un autre passage, de cette œuvre, que la ville des Bulgares (sur la Volga) est située sur la côte de la mer d'Azov<sup>141</sup>.

A l'époque où écrivait Ibn Ḥauḳal, les Radhanites ne pouvaient plus poursuivre leurs activités comme jadis, le commerce d'esclaves n'étant plus une branche de commerce dans laquelle les marchands juifs réussissaient. Car à la fin du X<sup>e</sup> siècle, les juifs qui s'occupaient du commerce international et surtout ceux qui s'adonnaient à la traite se heurtèrent à des difficultés toujours plus grandes. Bien sûr, la traite n'avait pas cessé en Europe orientale, elle était encore une branche de commerce florissante. Magdebourg, Prague et Kiev restaient des étapes importantes de ce commerce. Pour la principauté de Kiev, c'était apparemment une branche très importante de son commerce international<sup>142</sup>. Mais ce sont d'autres marchands qui s'y adonnent, des marchands chrétiens, et le paiement s'effectue avec d'autres monnaies. Le nombre de trésors découverts en Russie contenant des monnaies musulmanes frappées dans les provinces orientales de la Perse et dans le Turkestan et qui datent de l'époque tardive, diminue de plus en plus depuis la fin du X<sup>e</sup> siècle. Car les esclaves ne sont plus exportés en Transoxiane, mais plutôt directement en Méditerranée orientale. Des monnaies musulmanes importées puis enfouies à cette époque en Suède proviennent d'Irak et de Syrie<sup>143</sup>. On emploie des monnaies contrefaites, imitant des monnaies d'or de l'Espagne musulmane et des monnaies byzantines. En Allemagne, on frappait des monnaies ressemblant aux dirhams des Omayyades de Cordoue<sup>144</sup>. Les ducs de Bohême Boleslav II (967–

---

<sup>140</sup> *Prairies d'or*, I, p. 364 et s.

<sup>141</sup> *Op. cit.*, II, p. 15, et cf. p. 25. L'idée que la mer Noire (ou d'Azov) était liée à la mer du Nord est un des changements qu'on fait les Arabes dans la carte de Ptolémée, v. H. v. MŽIK, «Osteuropa nach der arabischen Bearbeitung der *Γεωγραφικὴ ὑφήγησις* des Klaudius Ptolemaios von Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥuwārizmī», in *Wiener Zeitschrift zur Kunde des Morgenlandes*, 43 (1936), p. 190.

<sup>142</sup> G. VERNADSKY, *A history of Russia*, Vol. II: *Kievan Russia*, Yale University Press 1972, p. 335.

<sup>143</sup> P. H. SAWYER, *The age of the Vikings*, p. 116.

<sup>144</sup> V. HATZ/U. S. LINDER WELIN, «Deutsche Münzen des 11. Jahrhunderts nach byzantinisch-arabischem Vorbild...», p. 13.

999) et Jaromir (1003–1012) frappent des monnaies qui sont en effet des contrefaçons de monnaies byzantines<sup>145</sup>.

Probablement les relations commerciales avec la Méditerranée orientale et, d'autre part, la demande de monnaies orientales ou musulmanes dans les pays slaves où on achetait des esclaves amenaient-elles aussi les Danois à contrefaire des monnaies byzantines<sup>146</sup>.

Mais revenons aux Radhanites. Il nous reste en effet à dire un mot sur leurs chalands.

Qu'il nous soit permis de citer, dans ce contexte, les conclusions de médiévistes qui se sont occupés de l'histoire de l'empire carolingien, qui était, d'après Ibn Khurdādhbeh, la base des Radhanites. H. Laurent a démontré que la formule *partibus palatii nostri fideliter deservire*, dans le «Preceptum negotiatorum», avait trait à l'obligation des marchands de venir chaque année à la cour impériale pour l'approvisionner en certains articles<sup>147</sup>. Or, cette formule fut simplement copiée des privilèges qu'on accordait aux marchands juifs. C'est ce qu'a démontré F. Rörig<sup>148</sup> et, indépendamment de lui, B. Blumenkranz<sup>149</sup>. D'autre part, on lit dans la relation d'Ibn Khurdādhbeh (p. 154, l. 3/4) que les Radhanites, de retour d'Orient, se rendaient souvent chez le roi des Francs et lui vendaient leurs marchandises!

Y a-t-il preuve plus convaincante que le géographe arabe était bien informé?

---

<sup>145</sup> Art. cit., pp. 28 et s.

<sup>146</sup> Une autre explication a été donnée par PH. GRIERSON, v. son article «Harold Hadrada and Byzantine coin types in Denmark», in *Byzantinische Forschungen*, I (1966), pp. 124 et ss. et surtout p. 138; d'après lui ces contrefaçons étaient dues au fait que des mercenaires scandinaves rentrés de Byzance apportaient des monnaies qui servaient de modèle. Mais v. K. SKAARE dans *A Survey of numismatic research 1966–1971*, II, New York 1973, p. 200. Les contrefaçons de monnaies byzantines en Finlande à la même époque démontrent probablement que les besoins du commerce avaient pour conséquence ce phénomène, v. SKAARE, l. c.

<sup>147</sup> «Marchands de palais et marchands d'abbaye», in *Revue historique*, 183 (1938), pp. 281 et s.

<sup>148</sup> «Magdeburgs Entstehung und die ältere Handelsgeschichte», (dans son recueil) *Wirtschaftskräfte im Mittelalter*, p. 609 (publié d'abord en 1952).

<sup>149</sup> *Juifs et chrétiens dans le monde occidental*, Paris 1960, pp. 17 et s.